

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 23

Artikel: La procession d'Echternach, dite des Sauteurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Industrie vaudoise.

SOCIÉTÉ DES CARRIÈRES DE ST-TRIPHON ET COLLOMBEY.

La station de St-Triphon, sur la ligne du Simplon, est le lieu de chargement des matériaux provenant des grandes carrières que cette Société exploite, soit à St-Triphon (Vaud), soit à Collombey (Valais).

A St-Triphon, la Société possède trois grandes carrières de marbre noir, l'une au village de St-Triphon, et les deux autres près de la voie ferrée. Ces carrières sont en mesure de fournir tous les travaux de bâtiment et dans toutes les dimensions usuelles.

L'exploitation a lieu à ciel ouvert ; les bancs étant horizontaux, offrent une grande facilité d'exploitation. La partie supérieure, crevassée par les siècles, une fois enlevée à coups de mine, l'extraction normale commence. Les carriers, armés de leur barre à mine, font des trous sous le banc à lever et derrière celui-ci ; une fois désagrégé, au moyen de coins de fer, le bloc est examiné soigneusement et s'il correspond aux besoins du moment, on lui assigne sa destination. Le bloc à couper est posé sur deux pièces de bois ; les carriers, après avoir fait de petits trous à la broche, de distance en distance, prennent la barre à mine et au nombre de deux, quatre ou six, frappent le marbre en cadence avec le rythme des batteurs en grange et la sonorité du marbre en plus. Cette musique martelée s'entend de fort loin.

Les trous faits, on charge les coins garnis de pommelées et on frappe à coups mesurés et égaux, au moyen d'un batterand. Si le marbre se fend en donnant un coup sec, on peut être sûr que la coupe est bonne.

Les beaux et grands blocs, sains, peu veinés, une fois équarris à la broche, sont expédiés dans les scieries suisses et françaises, pour être réduits en dalles minces, soit pour devantures de magasins, soit comme revêtements de vestibules, de boucheries, bains, etc.

La plus grande partie du marbre extrait est destinée aux travaux de bâtiments : ces travaux sont livrés entièrement terminés et prêts à être posés.

Dans toutes les marbreries de la Suisse et du sud de l'Allemagne, on rencontre le marbre de St-Triphon sous forme de petits blocs ébauchés et destinés aux socles de pierres tumulaires.

Les débris de carrières s'écoulent en partie, soit à l'état de moëllons piqués ou simplement têtus, couvertures brutes de mur, pierres à bâtir, enrochements, ballast, gravier pour routes, ou de débris choisis qui entrent dans la composition du ciment.

Le marbre gris-rosé de Collombey est une pierre compacte et l'une des plus résistantes que nous ayons en Suisse. Le fonds est d'une nuance douce, à tons dégradés, et très agréable à l'œil. Un certain nombre de blocs de ce marbre ont été fournis, taillés, moulurés et polis, pour le nouveau Palais fédéral à Berne.

Les gisements de granit sur le coteau de Collombey sont considérables : ce sont des blocs erratiques, plus ou moins enfouis dans la moraine glacière. Leur position est souvent fort bizarre ; enfoncés dans le sol ou dressés comme des cromleks, ils affectent toutes les positions.

Heureusement que, sur ce coteau brûlé du soleil, nous avons l'ombre des chataigniers, précieuse et reposante. En été, les carrières de granit, avec leurs petites tentes blanches qui flottent au moindre souffle de la brise, ressemblent à un campement.

Le granit de Monthey et Collombey est grossier, mais très résistant. On le travaille sous toutes espèces de formes : bassins de pressoir et de fontaine, balcons, plateformes, rampes d'escalier, couvertures de mur, et pour tous travaux de bâtiments et de génie civil. Cette excellente matière, qui défie les attaques du temps, est très en faveur actuellement. Les carrières de granit ne sont qu'à trois kilomètres de la gare de St-Triphon.

Une voie ferrée relie les carrières avec la gare. Enfin, la Société a complété l'année dernière son outillage en faisant l'acquisition d'un pont à bascule et d'une grue. Ces installations éviteront beaucoup de perte de temps, et le

contrôle des expéditions sera grandement simplifié.

Les principaux édifices dans lesquels le marbre de St-Triphon a été préféré sont : la gare de Zurich ; le grand collège et le bâtiment de la poste, à Winterthour ; la Rue fédérale à Berne ; le Palais fédéral, à Lausanne ; les gares d'Aarau et de Schaffhouse, etc., etc.

La Société occupe une centaine d'ouvriers, dont les trois quarts sont du pays.

LÉO ANNITA.

La procession d'Echternach,

dite des *Sauteurs*.

La semaine dernière, a eu lieu à Echternach, dans le grand-duché de Luxembourg, la célèbre procession qui se répète chaque année le mardi de la Pentecôte, et qui est un reste singulier des superstitions des âges de foi ingénue. « Il y a, dans cette petite ville, nous dit Paul Ginisty, de l'*Estafette*, de Paris, une basilique très ancienne où l'on vénère un saint entouré d'une prestigieuse légende, saint Willibrod. La dévotion qu'on lui porte se traduit par des manifestations fort étranges. Les pèlerins font le tour de la ville en dansant, — trois pas en avant, deux en arrière, — accompagnés par un air qui ne semble avoir rien de bien religieux, un motif sautillant, entraînant, irrésistible, joué par des centaines de musiques, depuis des bandes de ménétriers jusqu'à des orphéonistes armés de cuivres formidables.

» On ne saurait imaginer rien de plus extravagant et de plus troublant que ce long cortège de dévots faisant, avec une gravité imperturbable, des bonds d'autant plus hauts que leur croyance en l'efficacité de l'intervention du saint est plus vive. Cette mazurka sacrée, exécutée par des milliers de fervents, est un spectacle prodigieux...

» Les cloches de la vieille église sonnent ; l'air, sans cesse répété, jette ses notes aiguës qui dominent leur bourdonnement, et, quatre heures durant, dans les rues étroites, dont la plupart des maisons ont gardé un aspect archaïque, ce défilé original se poursuit. De

loin, il semble que ces mouvements des pèlerins qui suivent le rythme soient ceux des vagues d'une mer déchainée.

» Et cependant, même pour le sceptique, il n'y a rien de comique dans l'effet de cette procession dansante, qui paraîtrait devoir être bouffonne. C'est, au contraire, une impression cruelle que l'on éprouve. C'est que tous ces pèlerins ont des afflictions profondes et que, de cette pratique, ils espèrent l'accomplissement d'un miracle. Ils croient, en êtres simples et primitifs qu'ils sont, et ils répètent ce qu'ils ont vu faire à leurs aînés, sans aller plus loin, sans réfléchir à ce que peut avoir d'absurde ce sautillerment éperdu, destiné, dans leur pensée, à fléchir le ciel. Non, en vérité, en contemplant ces visages, en même temps farouches et extasiés, on ne se sent point l'envie de railler. Tous ceux qui sont là, se trémoussant si curieusement, portent au cœur une plaie saignante, ont des raisons de désespoir, et c'est pourquoi leur superstition ne pousse point à rire.

» Le jour où je la vis, là-bas, cette procession, mes yeux tombèrent tout à coup sur une femme vêtue de noir, avec de longs crêpes, qui, au milieu des autres, mettait une ardeur particulière à danser. Personne ne faisait d'aussi grands sauts qu'elle, personne ne s'appliquait autant à suivre la cadence. Et pourtant, elle avait sur les bras, la portant par un prodige de volonté et d'énergie, une fillette d'une douzaine d'années, aux regards vides, sans expression, une malheureuse idiote qui, ballottée par ces déhanchements violents de sa mère, paraissait ne rien voir, ne rien comprendre.

» Ce saint Willibrod, entre autres mérites, est censé protéger surtout les enfants infirmes, épileptiques, rachitiques. On les lui amène de très loin, pour appeler sur eux sa bénédiction, et on porte ceux qui ne peuvent marcher.

» La pauvre femme allait, son cher fardeau l'écrasant, sans prendre un instant de répit. Son deuil disait que de récentes douleurs s'étaient ajoutées à la tristesse déjà ancienne causée par l'état d'imbécillité de son enfant, la seule tendresse, sans doute, qui lui demeurât. Peut-être elle avait fait déjà le pèlerinage et elle s'était accusée de trop de tiédeur, puisque le saint n'avait point répondu à sa prière.

» Cette fois, elle s'imposait la règle dans toute sa rigueur, — et elle dansait, elle dansait sans relâche, avec une opiniâtreté farouche, puisque tel était le moyen, selon sa croyance, d'obtenir la grâce tant souhaitée. Oh ! avec quel navrement elle regardait sa fille atteinte de l'incurable mal, concentrant tout son amour maternel, exaspéré en ces heures suprêmes pour elle, dans ces sautilllements de folle ! Quelle pitié elle inspirait, la pauvre femme ! On sentait

qu'elle mettait là son dernier espoir, et que si le miracle ne se faisait pas, elle retomberait dans une effroyable détresse d'âme !... Comment parvenait-elle à garder la force de soutenir cette grande fille, tout en dansant ? Ses cheveux s'étaient défaits, ruisselaient de sueur ; son visage, après avoir été cramoisé, était devenu d'une pâleur terrible, dans la fatigue à laquelle elle ne voulait pas céder, et, d'une voix rauque, avec des sanglots, elle répétait les litanies du saint, toujours ! Cruelle et sinistre vision, dont le souvenir m'est resté singulièrement vivace, dans le cadre d'un décor inouï, presque macabre....

» C'est une de mes impressions les plus étranges que d'associer la vision de ce grand désespoir à l'obsession d'un air de danse accompagnant, presque ironiquement, ce défilé de malheureux ! »

Sous le titre: *Un homme qu'on rase, jugé par une femme*, le *Journal de Fribourg* publie cette charmante et spirituelle boutade signée *Olympe de L.*

On était à la fin d'avril, il était cinq heures du matin, et je m'étais mise à ma fenêtre pour contempler le soleil à son lever, spectacle qui m'est, je l'avoue, beaucoup moins familier que celui de son coucher.

Mes regards se portent sur une croisée qui me fait face et je vois...

Mais je m'aperçois que mon début est manqué : je devais d'abord vous apprendre que j'ai un voisin. Qui n'en a pas ! surtout dans les grandes villes !

Ce voisin est reçu quelquefois dans ma famille, il est jeune, aimable, et l'on pourrait, à la rigueur, le croire épris si l'on ne savait que le tendre amour qu'il a pour lui-même le préserve de celui qu'il pourrait éprouver pour les autres.

Etant donc à ma fenêtre, y jouissant négligemment de la douce fraîcheur d'une charmante matinée de printemps, il arrive que la fenêtre dont j'ai déjà parlé s'ouvre, et je vois... le voisin.

La distance qui nous sépare est telle que je puis demeurer sans la moindre inconvenance ; cependant un instinct de femme me fait baisser la jalousie. Mais cela n'empêche pas la vue d'errer où bon lui semble ; la mienne donc continue à se promener en face...

C'est que ma curiosité se trouve excitée par certains apprêts dont je ne devine pas le but.

Il y a beaucoup de mouvement dans la chambre, la servante s'agit en tous sens, elle apporte des vases, des ustensiles que je ne puis distinguer. Le voisin est négligé, il s'étend sur un fauteuil de telle sorte qu'il reçoit la lumière en plein éclat.

Un homme assez bien mis se place debout à ses côtés, il attend avec une gravité ministérielle, quoi ? Je ne le sais pas encore, mais patience.

Le voisin porte la main à sa joue. Sans doute il souffre des dents ; pauvre jeune homme ! Ce monsieur, c'est le dentiste ; l'opération va commencer, car voici la cu-

vette et le pot d'eau qu'on apporte. L'homme assez bien mis choisit quelque chose, le voisin renverse la tête, lève les yeux au ciel ; une main fatale s'approche de son visage...

La pitié me saisit. Mais que vois-je ? Quoi ! Non, je ne me trompe point ; on lui pince quelque chose, mais ce n'est pas une dent, c'est le nez !

Le nez ! Imaginez, Mesdames, l'effet que doit produire sur une personne sensible certainement, mais plus gaie encore, un semblable tableau ! Le comique excite toujours l'hilarité, mais lorsqu'il succède brusquement au pathétique, il agit sur nous bien plus puissamment.

Vous me croirez donc sans peine quand je vous dirai qu'il me fut impossible de modérer un éclat de rire capable d'ébranler les parois de ma chambre.

J'étais seule, et la gaieté se concentre quand elle n'a pas de témoins ; cependant la crise joyeuse qui me saisit fut telle que je me vis contrainte de me jeter dans un fauteuil pour y attendre la fin de cet accès.

Ayant enfin recouvré le calme, je cours à la croisée, résolue à ne pas m'en éloigner avant la fin de l'opération et regrettant les instants que j'ai perdus.

Attention.

Voici la savonnette qui se promène de haut en bas, de droite à gauche, sur la joue du patient ; tantôt une ellipse, tantôt un triangle ; quelle dextérité, quelle habitude, c'est admirable ! Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est l'expression du visage que l'on barbouille. Rien de plus régulier, de plus naïf, de plus gaud. Traduisons : « Faites de moi tout ce qui vous plaira, faites-le à mon nez, à ma bouche, je suis votre très humble et très obéissant serviteur. »

Mais la scène change et devient imposante : l'acier tranchant brille dans la main de l'opérateur : je cesse de rire ; pourquoi ? C'est que cette lame qui s'approche du visage éveille des idées sinistres. Cette tête renversée, ces linges qui la cernent... un crime serait si facile !

Je ne reste guère, heureusement, sous l'influence de cette réflexion, et j'éclate de plus belle en voyant la main de l'exécuteur opérer une évolution aérienne et circulaire ayant pour but sans doute de la disposer à s'abattre avec plus de précision sur le nez de l'attaque ; c'est comme pour mieux s'élancer, il faut préparer son élan. — Un, deux, trois ; par ici, par là, pan ! On essuie le nez. Une, deux, trois, on pince la joue droite, à gauche ; le dessus de la lèvre offre quelques difficultés, elles sont vaincues par l'adresse ; mais rien n'est comparable à l'assaut qu'on livre à la gouttière nasale. L'artiste déploie toutes ses ressources ; la main gauche s'étale en aile de pigeon, et avec une grâce, une précaution vraiment zéphyriennes, il saisit entre l'index et le pouce, quoi ? le nez. Encore le nez !

Il paraît qu'entre tous les épisodes du drame, le pincement du nez est le plus saisissant, le plus poignant, car voilà ma crise qui me reprend.

Cependant l'opération se poursuit : un, deux, trois, pan ! Cette fois voilà qui est fait.

Quel dommage, je vais me retirer.

O bonheur ! encore une scène ; le voisin va se faire tondre. Quoi ! ces beaux cheveux